

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Seize poèmes

Juan Garcia

Volume 17, Number 6 (102), November–December 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30957ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Garcia, J. (1975). Seize poèmes. *Liberté*, 17(6), 62–77.

Seize poèmes

Juan Garcia, qui a choisi d'être et de demeurer un poète québécois, nous adresse régulièrement des poèmes. Nous publions ici, dans l'ordre chronologique, un certain nombre de ces poèmes arrachés à la maladie la plus sombre et au dénuement le plus complet.

LIBERTÉ

PACTE AVEC MA POÉSIE

Je n'écirai plus de poèmes ayant la hanche fine
et au rythme cardiaque haché comme une viande
non je n'écirai plus de poèmes au souffle doux
comme autrefois quand j'étais auteur de rêves
j'ai fini pour toujours de séparer les vents
et de guider mes mots sur des pages si hautes
que même l'aventurier s'y perd en paraboles
j'ai fini pour toujours de signaler mon âme
comme un feu rouge à l'entrée de la nuit
je ne dirai plus que la stricte vérité
la belle comme la vilaine vérité
et tant pis pour ces paroles au grand coeur
qu'ont prononcées mes lèvres ouvertes sur le monde
à propos du bonheur ou du malheur de vivre
jadis quand j'étais oublié dans ma neige
or je ne veux parler qu'aux arbres du jardin
laissez-moi leur parler en langage feuillu
j'ai marché si longtemps sans en savoir la suite
laissez-moi saluer leurs ombres dans la nuit

(octobre 1974)

N'Y A-T-IL PLUS D'ORACLES

à Jacques Rancourt

N'y a-t-il plus d'oracles
que je sois comme un arbre sans paroles
avant la venue bavarde des oiseaux
n'y a-t-il plus de ciel
sur cette terre portant des brumes
que je marche à la suite des temps
sans rencontrer une âme dans sa gloire
n'y a-t-il que cette nuit, brève comme le jour
où naquirent les étoiles
pour m'avoir laissé tranquille dans mon sang
et heureux d'avoir scruté ma vie
voici que des chemins de vents
qui ne menaient nulle part
m'ont conduit au dénuement des cimes
et plus haut qu'en un lieu de rêverie
j'imagine la lente ascension du cœur
dans l'embrasement de feux lointains
il n'y a plus ici que moi
seul avec une île secrète au fond des yeux
et je salue la froide renommée
de l'air courant dans les broussailles
il n'y a plus ici que moi
mais qu'y a-t-il de circonspect
dans cette hauteur debout en marge du silence
la compagnie des ombres serait préférable
à la survie du froid sur cette terre
je dis le mot mort
et des vies semblent marcher à mes côtés

(décembre 1974)

FIXATION

Et toutes ces voix d'oeillet qui me disent
tue-toi tue-toi

ta vie est à marée basse
et le songe termine où il a commencé
et moi répétant mon nom à des hommes
occupés à défaire leur vie
tue-toi tue-toi

un soleil qui m'entre aux veines
pour y refaire mon sang
ma nuit qui n'est qu'une île noire
et les bateaux abordent au large de mon âme
et les hommes d'équipage jurent
en soulevant leurs bras autour du monde
tue-toi tue-toi

me disent encore les voix d'oeillet
et moi je regarde mon corps qui vit
avec des palpitations nouvelles
ma mémoire aigrie dans le vinaigre
tue-toi tue-toi

mais qu'ai-je fait de retuer mon ombre
comme un être définitif
mes mains sont vides de tout mal
et pourtant tue-toi tue-toi
comme une fixation de loin
et des oeilleux qui sont rouges rouges
comme le sang qui crie en moi

(1974)

À L'HÔPITAL

Ce matin j'ai marché dans le jardin
la folie m'a repris par le bras
et comme d'habitude j'ai salué les arbres
qui sont au fond de ma pensée
je n'ai pas ri depuis que je suis ici
il y a trop de haine sur le bord de mes lèvres
et d'ailleurs je redoute ces moments
où l'on tombe dans le ciel pour des riens

je suis passé à côté de monsieur le Directeur
il sait que parfois je vois des anges
mais il ne me demande jamais si je vais mieux
il sait trop bien que personne n'est fou
et que nous le faisons exprès d'être en vie

à midi Bergeret m'a donné du pain
on est assis ensemble depuis des siècles
pour juger ceux qui font le mal
et aussi pour manger ce pain
qui nous illumine les entrailles

demain je vais me souvenir que je suis un homme
je vais enjamber ma vie pour de bon
Dieu dit que la corde c'est le mieux
cela fait-il mal de mourir

mais ce soir j'ai envie d'écrire :
je sens comme un oiseau se dégageant de moi
mais ce n'est que mon âme à la recherche du vent
ce n'est que moi prisonnier de mon corps
qui regarde de l'autre côté du jour

Octobre vient et les passants sont morts
au fond d'une allée triste où le silence est long
le sentiment de vivre est à jamais parti
de ce monde bordé de fine pluie

(décembre 1974)

EN SOUVENIR D'UNE TERRE

à Gaston Miron

Je n'oublierai jamais cet ensemencement de vents sur ces
plaines étroites bordées de ciel sauvage
non je n'oublierai pas malgré le désarroi du coeur dans la
bourrasque quotidienne
ces Laurentides surgies de je ne sais quel pacte entre l'homme
et la terre
et où la neige tombe comme un apaisement de Dieu
et si je parle aujourd'hui avec des mots qui font le tour de
l'horizon
moi qui suis dans une île où ne vient jamais l'aube
de ce pays allé au bout de son silence
sous un froid qui le scelle jusqu'aux retranchements du jour
c'est pour ne pas finir dans une nuit sans suite où les portes
se ferment pour ne s'ouvrir jamais
c'est pour ne pas aller à l'encontre d'un corps au souvenir
tenace
et qui a tant marché au nord de sa folie avant d'être
lui-même à la fin de ses pas
or voici que je ne posséderai plus ces automnes qui
bariolaient les arbres que par l'acte d'écrire
voici que s'est arrêté pour toujours cet hiver vers lequel j'ai
naguère pensé
et où je n'irai plus avec la certitude d'être en vie parmi les
fardeaux d'air
la foule porteuse de grand large et le scintillement du Fleuve
comme une alarme au loin
je ne reverrai plus la rue Sainte-Catherine où l'on entend le
l'écho de rêveries
et où s'en vont les citadins comme vers une mer
non je n'entrerai plus dans la toundra feuillue pour y saisir
des nues
ni pour y saluer le sang des originaux parmi l'humeur des
bois
je resterai ici afin de ne pas vivre
clos avant de n'être plus

(janvier 1975)

LETTRE À UNE INCONNUE

Si je t'écris ce soir un peu de cette vie qui avoue son échec
sur une page neuve
si je te dis encore avec des mots puissants ce qui m'arrête
sur le seuil de ma mort
et pourquoi je contemple encore ce vieux ciel où ne point
jamais d'âme
c'est que j'ai dans le sang comme une antique race qui veut
vaincre la nuit
c'est qu'il y a des éclairs au fond de mon cerveau qui n'ont
jamais brillé
et que je suis tout seul à demander au vent qu'il soit
omniprésent
sur cette terre étroite où s'est fixée une ombre
j'ai soufflé dans mon corps pour y trouver un chant nouveau
et j'ai vu que l'homme ne récupère après avoir chanté qu'un
peu de liberté
j'ai cherché dans le mythique remuement des mers une
réponse à ma folie
et j'ai vu que le monde ne sera plus jamais pour moi que
l'écho d'une phrase infinie
mais toi as-tu aussi entrepris des voyages le long de hauts
vertiges
as-tu appréhendé d'apercevoir la terre avec un coeur plus
large
et de rêver le soir à des chaleurs venant d'un midi inconnu
je te vois revenant d'une marche lointaine avec une
compagne te redisant ton nom
comme si Dieu voulût qu'il n'ait jamais de fin
et je me souviens de ce jour où j'ai touché ta main par
quelque pensée forte
lorsqu'il ne me restait qu'une ration d'azur au creux de
la mémoire
et que j'avais dormi comme une flaque d'eau en attendant
que vienne une aube ineffaçable

(janvier 1975)

GRÈVE

Cette grève avec ses enfants sages
ses bateaux blancs ourlés de vagues en quête de grand large
et ses mouettes endormies sur un sable
que le vent vient parfois lever
cette grève sur laquelle je me suis assis
hier comme au bord d'un songe étroit
je m'en suis approché comme d'une femme
souvent lorsque le ciel était cousu de bleu
et que des airs venus d'un horizon lointain
me laissaient tout à coup l'odeur de quelque rose
ou de quelque olivier sur une antique grèce
et comme j'ai pleuré en y voyant mon corps
fermé à ses chaleurs et ses paroles claires
sorties de je ne sais quelle mer aux ornements royaux
comme j'ai regretté sur ce sol maternel
de ne pouvoir entrer dans son irrésistible vie
et d'appartenir enfin à l'ordre lumineux
de ses escarpements où s'ébroue une eau pure
je ne veux plus penser qu'au sage remuement
qu'à la quotidienne habitude de naître
parmi les ressacs et les pensées des hommes
là où les rêves se heurtent sur quelque terre ferme
et où l'on n'entend guère que de hautes sentences
cette grève réduite au silence des vols
d'oiseaux et des crépuscules familiers
je n'y penserai plus qu'avec un long regard
et une main soumise aux risques de ce temps
je viendrai simplement saluer sa vertu
de loin avec la marée effroyable du monde

(janvier 1975)

JOURNAL D'UN FOU

Je n'existe plus
le corps tourné vers un dos de mur
où les ombres sont jointes
comme autant de mains retenant mon souffle
je n'existe plus
une lampe de néant pour visage
et ma vie qui s'échappe
par des béances inconnues
je n'existe plus
couché sur un lit d'hôpital
comme quelque statue
en voie de perdre l'âme
et mon nom glisse doucement
de ce monde médicamenteux
je n'existe plus
seule sentinelle de jour
sur des remparts d'obscurité
ma voix même ne porte plus
que des paroles noires
je n'existe plus
vissé en quelque endroit de nuit
où n'entre pas d'azur
non je n'existe plus
homme figé dans sa mort
par sa seule pensée

(février 1975)

OISEAUX

Seuls parmi l'altière frondaison des nuages
là où le ciel n'est plus qu'une immense tour d'air
il est de ces oiseaux sans âge et sans destin
qui peuvent d'un seul coup accrocher mon regard
lorsque la vie pour moi n'est qu'un reflet de jour
et que mon âme encore est penchée vers la terre

Ces oiseaux seulement qui raturent l'azur
ont des pouvoirs sur le comportement du coeur
ils survolent une tapisserie céleste
où n'entrent pas les hommes en quête de hauteurs

Je les ai vus souvent passer dans ma conscience
et y laisser les traces d'un voyage nocturne
ils prennent leur essor sur quelque promontoire
et naviguent toujours vers le haut de ma tête

O vous qui pouvez voir tomber le firmament
sans que vos corps épousent la destinée du feu
et que vos mains se joignent pour une fin du monde
n'empêchez pas mes yeux de se tourner vers l'aube
et suivre ces oiseaux assujettis au vent

(février 1975)

PHILOSOPHIE NOUVELLE

à Jean-Guy Pilon

Que je n'entende plus que des questions d'automne
et que des propos d'arbre en cette nuit banale
ma vie s'est arrêtée au bord de quelque pente
d'où l'on ne descend pas vers la mort souveraine
j'ai cherché trop longtemps une sortie de ciel
là où les hommes mêmes avaient cousu de l'ombre
et je n'ai pu trouver que des restes de terre
où sont agenouillés les rêves les plus purs

que je n'entende plus de paroles dorées
sur l'habitude d'être dans le fini des choses
je veux cerner de près les contours de l'orage
et marcher vers une eau où l'âme fait naufrage
je veux sentir le vent comme une blessure d'air
souffler à mes côtés pour de plus amples quêtes
et partir seulement vers un havre bénin
d'où l'on peut contempler les gestes de la mer

(février 1975)

PETIT PÉRIPLE

Marcherai-je longtemps vers ces langues de terre
que la mer vient couvrir de son ombre saline
fixement, et sans doute à l'apogée du vent
moi le seul voyageur qui rêve de dérives
quand l'âme au fond de moi regarde avec instance
un être de néant qui ne veut pas mourir

marcherai-je longtemps le dos tourné à l'aube
comme un homme de peine après une oeuvre morte
vers des pays goûtés au fond de quelque cale
par je ne sais quel naufrage du corps
moi le seul voyageur accaparé de nuit
dont la vie n'est plus qu'un vertige sans fin

il n'y a plus ici qu'une présence d'arbre
qu'un étonnement d'eau qui se lève avec bruit
et mes paroles vont entourées de miracles
vers ceux qui lentement naviguent vers le jour
avec l'espoir secret d'apercevoir le ciel
par pur évanouissement de brumes

or je reste pourtant exclu des paysages
où j'ai analysé la trame des orties
et la simple beauté aux ors inachevés
que vienne une moisson aux marges infinies
effacer pour toujours ces pensées qui hésitent
et ce coeur en son centre comme un astre parfait

(mars 1975)

NOTES POUR SURVIVRE

Vivant. Et comme par excuse le vent dans un ressac pliant
les herbes folles
et la terre noueuse s'arrachant du vide dans un fracas de
branches
et tout l'espace accumulé entre l'aube et la nuit
je n'aurai vu ici que des formes écloses dans un remuement
d'air
voyant aux yeux ouverts sur les courbes solaires
je n'aurai vu que moi visité d'étoiles
par abandonnement de mots
et les hommes qui cherchent quelque rive natale à partir de
leurs ombres
et qui ne sont déjà que des participants de la chair
or un regard suffit pour qu'advienne la mort
— une réduction du souffle au moins —
et que l'aurore accède à la rougeur
il suffit que quelqu'un arrête là son corps
investi de folie sous des bribes de brumes
pour qu'il sente passer l'haleine des hauteurs près de sa
chevelure
et que s'achève enfin ce paysage

(mars 1975)

HARMAGUEDON

à Jacques Brault

Pourquoi regardes-tu en homme vertical cet horizon si bas
qu'il a prise sur terre
le lieu est inconnu des exégètes du matin et pour y accéder
sous le cheminement des astres
il faut avoir marché longtemps sur des ponts fatigués qui
ne coupent aucune eau
il faut avoir douté de l'ombre auprès de soi lorsque la vie
abandonne le corps
et que le vent souffle si fort qu'il frappe aveuglément à la
même blessure
c'est ici que l'on dénombre les jours dans un enclos de
brumes
nulle récompense d'âme pour clore le voyage hormis la mort
passant dans les broussailles
nulle parole hautaine qui naisse de ce vide sans avoir brûlé
seule
le feu seul le feu réparateur d'anciennes oppressions est
encore présent au culte des orties
et à la limite de la nuit l'on peut encore apercevoir la haute
architecture des nuages
sur ce pays de pierres plates sur lesquelles les peuples ont
rédigé leur sort
mais toi pourquoi viens-tu chercher ici la prophétie
posthume des vivants
le ciel est scellé dans la pourpre d'une désolation future
et ne s'achèment ici que les errants au coeur léger dont le
regard se rouvre au contact de la chair
ne vois-tu pas venir de loin ces légions du malheur qui
interpellent le sang des hommes
n'as-tu pas peur qu'un archange descende de l'azur pour
décréter la guerre
et que tu ne ressembles à une statue muette entourée d'eaux
levées

(mars 1975)

PÉRIL DE LA PAROLE

Dis. Et que la nuit recouvre tes paroles
et que l'arbre lointain soit présent à tes feux
afin que soit scellé le respir de ta vie
par ensevelissement du vent dans la pénombre

dis. Et reste debout sous la montée de l'ombre
il n'y a plus de rêves aux hautes encolures
il n'y a plus d'eau calme où reposer en paix
ton corps seul doit mourir au hasard d'une pente

mais tu sais désormais quel vertige s'ensuit
quand la terre est soumise à de fortes moissons
et qu'il te faut marcher sans trêve vers le jour
sans qu'advienne un soleil aux ultimes recours

et tu sais tout autant quel paysage clos
demeure, quand le ciel ne porte pas d'azur
tu sais à quelle hauteur est voué le rêveur
et comment il retombe en flammes dans le vide

(avril 1975)

L'ABANDONNÉ

à Gérard de Nerval

Je suis l'abandonné, le destiné au sombre
le presque mort dont l'âme est retirée de l'ombre
j'ai bu à la beauté comme à quelque liqueur
ma vie s'est achevée en un bouquet de fleurs

toi qui as pu entrer dans mon rêve d'enfant
pour y ensevelir ma peine dans le vent
laisse-moi naufrager en marge de la mer
et retrouver un sud immobile dans l'air

laisse-moi te marquer de marbre très ancien
comme ces monuments dont on ne sait plus rien
sinon qu'ils sont gardiens d'une très haute flamme

et console mon coeur avec ton coeur de femme
afin que je retourne à la terre posthume
n'ayant plus de respir que pour ce que nous fûmes

(mai 1975)

TÉMOIN

Il meurt, et sa mort n'est déjà qu'un argument de chair
qu'une épreuve de sang par où gagner le large
mais il est comme en vie, par un sursis du corps
par quelque redevance à la terre qui le porte
et ses yeux voient encore des poudroiements d'étoiles
des îles, des soleils qui entrent dans des mers houleuses
jusqu'au cri
parle-t-il que ses mots sont des fleurs au sortir de sa bouche
livre-t-il son secret noirâtre d'homme libre avec de l'or au
fond du coeur
que des soldats retombent en foudre quelque part
seulement il est seul en silence avec soi
désormais tête enfouie dans un roulis d'eau claire
en rêve désormais dans un monde bénin
et le vent peut nouer avec d'anciennes pluies
et le ciel repartir sous un pan de brouillard
il est couché dans l'ombre comme un petit caillou

(le 10 juin 1975)

JUAN GARCIA